

Cinq ans de déportation en Sibérie (1941-1946)

Mémoires d'Aldona Graužinytė-Matulevičienė, Kupiškis

Introduction par Alain Rechner, Paris

Rappelons le contexte historique de ce témoignage. Comme on le sait, de la fin du XVIII^e siècle jusqu'en 1918, la Lituanie, tout comme la plus grande partie de la Pologne, était annexée à l'Empire russe des Tsars. Après la Première Guerre mondiale, la Lituanie devint un état indépendant, mais sur un territoire plus petit qu'actuellement, car la ville de Vilnius et ses environs furent alors rattachés à la Pologne. La capitale en était Kaunas.

Tout changea avec la Seconde Guerre mondiale. Les clauses secrètes du pacte germano-soviétique, conclu en août 1939 entre Hitler et Staline, laissèrent de fait la Lituanie dans l'influence soviétique. Après le partage de la Pologne, à partir de septembre-octobre 1939, la Lituanie reste théoriquement indépendante (le territoire de Vilnius lui étant rendu) mais un pacte d'assistance lui est imposé et elle est obligée d'accepter le casernement de 20 000 soldats soviétiques sur son territoire.

En juin 1940, tout change à nouveau. À partir du 15 juin, les troupes soviétiques entrent dans la capitale Kaunas, un gouvernement pro-soviétique est proclamé, et le 21 juillet 1940 la Lituanie devient une République de l'Union soviétique ; cette annexion ne sera jamais reconnue *de jure* par la France.

Le récit d'Aldona Graužinytė commence en fait en 1931, bien que son arrestation, celle de leur famille et leur déportation en Sibérie datent du 14 juin 1941, et il s'achève à son retour en 1946.

La famille Graužinis est une famille aisée, de petite noblesse lituanienne ; le père, Klemensas, né en 1890, mort accidentellement en 1939, était "baron" et député au *Seimas*, la Diète de Lituanie. Les parents habitaient une belle demeure à Kaunas, la capitale d'alors, possédaient une assez grande propriété agricole et des terres à Kurkliai, près de Anykščiai, à 80 km au nord de Vilnius. La sœur aînée d'Aldona, Danutė, qui a 20 ans en 1941, se souvient avec nostalgie des bals de la bonne société lituanienne auxquels elle était invitée dans sa jeunesse. Aldona,

qui n'avait que dix ans en 1941, a le souvenir de ses poupées et embellit la splendeur de ce passé familial.

En mai-juin 1941, alors que les Soviétiques perçoivent bien l'hostilité de la majorité des Lituaniens à leur égard, de par leur origine sociale "bourgeoise" et noble, la famille

Graužinis était suspecte au pouvoir communiste. Le régime stalinien était sans pitié à l'égard de toutes les personnes suspectes : elles devront être exécutées ou déportées.



Dans les camps de déportation en Sibérie (archives de Baltos Lankos)

La mère, Bronė Graužinienė, les trois filles Danutė, Rita, Aldona, et le fils Kazimieras Graužinis furent donc arrêtés le 14 juin 1941, soit huit jours avant l'attaque de l'Allemagne d'Hitler contre l'URSS (21-22 juin 1941) ; déportés en Sibérie, ils sont séparés les uns des autres, la maman et Danutė dans un camp près de Krasnoïarsk, Kazimieras dans un camp pour hommes – où il mourut – les deux filles Aldona et Rita envoyées quelques mois plus tard dans un orphelinat, afin qu'elles soient totalement coupées de leur milieu et éventuellement adoptées par des familles communistes.

Aldona fait ci-après le récit de sa déportation. Les conditions de vie ont été très pénibles, du fait du climat et du milieu naturel hostile de la Sibérie. De plus, après l'invasion de l'URSS par la Wehrmacht en juin 1941, toute la population a alors connu des conditions très dures, et les déportés de Sibérie une vie encore plus pénible.

Durant ce temps, la Lituanie fut occupée par les armées de l'Allemagne national-socialiste. Au total, on estime qu'environ 300 000 personnes, dont 220 000 israélites, périrent pendant la période hitlérienne. En 1943-1944, l'Armée rouge repoussa la Wehrmacht. En juillet 1944, la Lituanie est de nouveau occupée par les Soviétiques. Plus de 80 000 Lituaniens s'enfuient à l'Ouest et une guerre de résistance s'installe contre le pouvoir soviétique. Lorsque Aldona Graužinytė le retrouve en 1946, c'est un pays bouleversé par la guerre qu'elle découvre. Elle vivra plus de 45 ans en URSS, la Lituanie ne retrouvant son indépendance qu'en 1990.

Je suis née le 21 mars 1931. On raconte que ma mère, alors enceinte de moi, trouva ma tante évanouie dans un sauna. Ma mère voulut porter secours à sa sœur, mais la porte d'entrée du sauna était fermée de l'intérieur. Comme elle ne parvenait pas à l'ouvrir, elle frappa d'un grand coup avec sa main dans la petite fenêtre vitrée de la cabane. L'air frais rentrant dans le sauna, ma tante revint ainsi à elle ; mais, en sortant du sauna, elle trouva à son tour ma mère, sans conscience, étendue à terre dans un bain de sang. C'est ainsi que je suis née.

On a dit que j'étais une enfant maigri-chonne et fragile. Mes parents étaient donc pressés de me baptiser. Tante Martina était persuadée qu'elle me tenait pour la dernière fois dans ses bras, et que j'allais mourir. Mais non ! Jusqu'à cinq ans, j'eus une enfance heureuse. Cependant, un jour, mes parents partirent en excursion à Klaipėda et Palanga et laissèrent leurs enfants à la maison, sous la surveillance d'autres jeunes plus âgés. J'étais vraiment "casse-cou", ce qui causa une catastrophe : quand notre domestique apporta et posa sur la table la soupière remplie de bouillon, je montai rapidement sur une chaise et, à travers la longueur de la table, j'attrapai la soupière : la chaise bascula et moi, ne voulant lâcher prise, je roulai sous la table. La soupière se cassa et le bouillon brûlant se déversa sur moi. Je criai alors de peur et de douleur ! Tous accoururent dans la salle à manger. Ma grande sœur Danutė, âgée de quinze ans, et la domestique m'amènèrent à l'entrée où se trouvait un tonneau d'eau froide. On m'y trempa.

Quand on me déshabilla, les vêtements collaient à la peau et je vis le sang envahir ma poitrine et mon petit ventre. Je perdis alors connaissance. La peau se détachait de mon corps. Je restai alitée pendant trois jours. A mon chevet, parents et médecins se relayaient. Tous les jours, on m'endui-

sait d'huile et on croyait que j'allais mourir. Mais non !

Les mois passèrent. La première fois que l'on me fit sortir dehors, j'arrivais à peine à marcher. J'étais vêtue d'une robe très légère et bien large pour que mes habits ne frottent pas contre la plaie qui devait cicatriser. Voilà encore une chance qui me fut donnée de vivre.

Je me souviens très clairement de toute mon enfance, lorsque Papa était encore vivant. Il m'aimait beaucoup, peut-être parce que j'étais la plus jeune et que je lui ressemblais énormément. De temps en temps, nous allions ensemble à l'opéra et au ballet à Kaunas. Nous étions tous deux dans la loge principale et cela me plaisait beaucoup. Papa aimait aussi chanter.

Malheureusement, ces instants de bonheur furent courts. En 1939, j'avais huit ans, lorsque survint un très grand malheur. Par temps de pluie et d'orage, mon père s'était dépêché d'aller ranger les foins dans les champs. Une demi-heure plus tard, mon frère Kaziukas (Kazimieras) sortit le chercher. Il retrouva Papa étendu sans vie sur la colline de Palanga. Il s'était réfugié sous un grand sapin sur lequel la foudre était tombée et il avait été foudroyé.

Maman restait seule avec quatre enfants. Les plus âgés, ma sœur Danutė et mon frère Kaziukas, étudiaient à Kaunas. Rita et moi restions souvent avec



La famille d'Aldona Grauzinytė-Matulevičienė

Maman. Je ne me souviens plus précisément à quel moment "ça a commencé", mais les soucis sont arrivés. Les adultes murmuraient que quelqu'un avait fui pour se cacher quelque part. Des tanks commencèrent à arriver à Lazutkos. Nous, les enfants, allions à leur rencontre. Je me souviens de la route pleine de trous et de poussière, et de l'odeur puante des tanks. Nous, les enfants, ne comprenions pas grand chose à tout cela, mais voyions bien que Maman et notre entourage étaient très préoccupés.

Le 14 juin 1941, très tôt le matin, nous entendîmes, dans la cour, le rugissement d'une voiture et, quelques instants plus tard, on frappa à la porte. « *Otkroïte* » (« Ouvrez » en russe). Maman, effrayée, ouvrit la porte. Dans la chambre à coucher sont entrés quelques soldats en uniforme. L'un d'eux cria : « *Sobiraisia* » (« Préparez-vous »). Maman fondit en larmes, nous aussi. Maman ne savait ni où nous partions, ni ce qu'il fallait emporter. Ne sachant pas ce que l'on avait le droit de prendre, j'ai commencé à emballer mes poupées. Maman m'a expliqué que notre "déménagement" était strictement réglementé : il fallait laisser les jouets aux enfants des domestiques. Elle insista pour que toute la famille partît en même temps. Nous avions donc fixé rendez-vous à Jonava, où Danutė et Kaziukas étaient venus de Kaunas nous rejoindre.

Je ne me rappelle pas combien nous fûmes à nous retrouver à Jonava. On nous enferma dans des wagons à bestiaux. Autour de nous résonnaient pleurs et lamentations. Entassés dans le wagon, nous dormions sur des planches de bois, serrés en rang les uns contre les autres. Dans un coin, un trou dans le plancher servait de toilettes. Une femme monta une toile comme paravent autour du trou. Une fois par jour, le train s'arrêtait ; les portes s'ouvraient et on nous balançait quelques paquets de pain noir et des seaux

d'eau. On nous traitait comme des sacs de pommes de terre.

Je me souviens d'une nuit terrible de bombardements. Je ne sais pas en quel lieu cela pouvait être. La guerre commençait. A travers la petite fenêtre du wagon, on voyait la lumière blanche des projecteurs poursuivre les avions dans le ciel. Autour de nous, tout le monde priait à voix haute, pleurait, et le train roulait toujours et toujours...

Le plus terrible arriva. Les gens commencèrent à mourir. Dans notre wagon, il y avait une vieille grand-mère juive, Murchik ; elle n'a pas résisté longtemps. Allongée dans un coin sous une couverture, lorsque le train s'est arrêté, les soldats l'ont emportée.

Plus tard, les cris et les douleurs ont recommencé, lorsque les hommes ont été emmenés. On les enferma dans un camp distinct. C'est ainsi que nous fûmes séparés de notre frère Kaziukas. Nous ne l'avons jamais revu. Près d'un an plus tard, nous apprîmes qu'il était mort d'une méningite.

Après un bon mois de voyage (juillet 1941), nous sommes arrivées à la gare de Rechioty, en pleine taïga. Pendant trois ou quatre mois, nous sommes restées auprès de notre Maman. Mais dès le début, la direction du camp l'envoya dans la taïga pour couper du bois. Nous appréhendions chaque jour le moment terrible où l'on nous séparerait de notre mère, mais nous avons fêté ce Noël (1941) ensemble. Je me souviens d'une maîtresse, Mišelina Glemžaitė, qui fabriqua avec du fil des jouets de toute sorte pour décorer le sapin. Elle enfilaient des morceaux de pain noir qu'elle mettait en boules pour en faire un chapelet. Les femmes échangeaient des bijoux, des petites croix en or, des montres contre des miches de pain.

Notre mère avait rapporté un seau

de graisse qui nous aida à survivre. Dans le camp, il y avait des Chinoises. Elles savaient bien coudre et nous ont broché des papillons sur nos bérets.

J'ai oublié presque tout ce qui constituait la vie des femmes dans notre baraque. J'avais alors dix ans. On les voyait revenir le visage et les mains gonflés par le travail. Leur corps et leur sang étaient dévorés par les *mochkès*, les moustiques voraces de la taïga. Les moins résistantes mouraient. Les femmes racontaient que les hommes du camp, eux aussi, tombaient comme des mouches.

Juste après le Nouvel An (janvier 1942), le pire est arrivé. Les enfants allaient être séparés de leur mère. Je ne me souviens plus combien nous étions, mais les cris des enfants et de leurs mères retentissent encore dans mes oreilles. Les enfants furent séparés, les uns envoyés dans des orphelinats pour nouveau-nés et très jeunes enfants, les autres, dont nous, dans des "maisons pour enfants". Rita et moi fûmes arrachées des bras de Maman. En nous quittant, elle nous demanda de ne pas oublier nos noms, nos prénoms et notre père.

On nous embarqua dans une camionnette avec d'autres enfants, on nous plaça tout près des grilles en nous couvrant de couvertures. Nous avons roulé environ 800 kilomètres. Je ne me souviens plus ni comment, ni quand nous sommes arrivés à l'orphelinat. C'était terrible de ne connaître personne, à part ma sœur Rita. Autour de nous, tous parlaient russe et nous ne comprenions rien.

Ainsi commença notre nouvelle vie à l'orphelinat de Semionova. Avec nous se trouvait un autre garçon lituanien, Vytas Skadauskas, mais un an plus tard, il fut emmené avec ma sœur Rita pour travailler dans une école technique de chemins de fer, et je restai toute seule.

En quelques mois, j'appris le russe et, lorsque cinq ans plus tard (en 1946) ma sœur Danutė vint me chercher, j'avais du mal à parler lituanien. Au lieu de dire « *lampa dega* » (« la lampe est allumée »), je disais « *lampa geda* » (« c'est dommage pour la lampe »).

Mon adresse était : camp de Krasnoïarsk, quartier Uralskij, village de Semionova. L'orphelinat était à 21 km du centre du camp. Il y avait des bâtisses en bois, toutes de même hauteur, dans lesquelles habitaient des enfants de peuples différents. Je me souviens de quelques noms : Hilda Pendikijai-nen et Jusma Aima (deux Finlandaises), Galia Smislova (une Russe), Maria Korcik (une Kalmouke) et Dina Schpekovskaya (une Polo-naïse). Cette dernière était très jolie, mais il lui manquait une jambe ; elle marchait avec des béquilles et jouait de la guitare. Elle chantait souvent avec une des Finlandaises.

Nos éducatrices étaient Marija Ivanovna Gorshkova et Darija Grigorievna, qui portait une tresse. Marija Ivanovna était grande, brune, avec un visage osseux et avait perdu un œil. Notre chambre était une grande pièce avec, au centre, un four et une grande cheminée, et 30 lits autour.

Les premiers jours, je ne pensais qu'à Maman. Je me souvenais où elle vivait, de la baraque à lits à deux étages sur lequel je dormais auprès d'elle. Le matin, nous allions suivre du regard les soldats en manteaux de fourrure qui partaient au-delà de la grille d'entrée du territoire. Nous restions plantées au milieu de la cour guettant le camion noir qui emmenait les femmes au travail. Chacun cherchait du regard sa mère, sa sœur. Notre territoire était entouré d'un mur en bois. Au-dessus, il y avait du fil de fer barbelé et, en dessous, de petites guérites qui abritaient les gardiens. Souvent, on voyait passer les trains qui entraient et sortaient de la taïga. Ils emmenaient les

hommes au travail ; ces derniers étaient assis les uns contre les autres sur des plates-formes à ciel ouvert, même par grande tempête. Les femmes nous racontaient que la plupart d'entre eux n'en revenaient pas vivants et mouraient de faim et de froid. Les femmes résistaient plus longtemps, elles avaient des réserves de nourriture et échangeaient leurs quelques richesses contre du pain.

Sur le territoire circulaient aussi des « *sbalmanes* », des « femmes-bandits ». Elles refusaient de travailler et vivaient à l'écart. Elles se battaient et s'entre-déchaient constamment. Maman nous avait répété qu'il fallait s'en éloigner. Nous les observions à travers la barrière ; quand elles nous apercevaient, on s'enfuyait...

Le premier hiver (1942-1943) à l'orphelinat fut très froid. Les mains et les pieds de ma sœur Rita étaient gelés, les doigts étaient rouges et enflés comme des fruits rouges trop murs.

J'avais trois ans de moins qu'elle, mais je devais m'occuper de Rita, qui n'était pas indépendante et pleurait tout le temps. Ayant peur de mourir de faim et de froid, j'essayais d'imaginer quelque chose. J'étais constamment affamée. Je ne me souviens plus de ce que l'on nous donnait à manger mais, trois fois par jour, nous allions à la cantine. Là, on nous distribuait un petit bout de pain noir que l'on pouvait emporter chez nous et manger plus tard pour calmer notre faim. Mais il arrivait qu'à la sortie, des garçons nous attrapent et dérobent notre pain. Je commençai aussi à errer autour des poubelles et des trous de compost. J'y ramassais des épluchures de pomme de terre, des os, et emportais ce "trésor" au fond de mes poches. J'enfilais les épluchures sur des bâtons et les faisais cuire : c'était délicieux. L'os grillé sentait très bon, surtout quand je le léchais...

Les filles plus âgées et celles qui habitaient ici depuis longtemps savaient

où se trouvaient les réserves de grains. La nuit, nous nous y rendions avec des taies d'oreiller pour y recueillir les grains tombant à travers les fissures de la réserve.

Mais une épidémie arriva. Au milieu de l'hiver, j'allais à l'hôpital. On m'y emmena avec d'autres enfants sur une charrette. Je ne me souviens plus combien de temps ni de quoi j'ai vraiment été malade. Je me souviens seulement que je me promenais entre les lits des malades, que je les aidais et que je recevais parfois des restes de nourriture, du pain, du sucre, de la soupe. Je cachais le pain sous l'oreiller pour le faire sécher et je le gardais pour les jours difficiles. Je suis restée à l'hôpital un peu plus d'un mois. J'avais chaud, j'étais rassasiée.

Un jour, on m'appela au cabinet médical. Je ne me souviens plus trop comment cela se passa, ni comment je me fis comprendre, mais deux personnes, un homme et une femme, voulaient m'adopter. Ils me demandèrent de réfléchir, me racontèrent qu'ils avaient leur maison, leurs vaches, qu'ils vivaient bien. Mais je me souviens des paroles de ma mère : « n'oublie pas ton nom ». Je ne pouvais changer de nom ! Une semaine plus tard, les "futurs parents" m'apportèrent une grande bouteille de lait et une « *kalatch* » (brioche russe); alors je leur expliquai que j'avais une mère et que je ne voulais pas quitter la maison des enfants.

Quelques jours plus tard, je suis rentrée "chez moi", j'ai rapporté un petit sac de provisions séchées. Quelle joie pour Rita et pour moi !

Nous avons commencé à aller à l'école. Il fallait marcher 20 minutes. Pour tous les enfants, il n'y avait que huit ou dix paires de bottes de feutre. Les éducatrices accompagnaient un groupe à l'école, elles récupéraient nos bottes pour les

mettre à d'autres enfants, et pour revenir de l'école, c'était la même procédure.

La plupart des enfants de l'école étaient des enfants de kolkhoziens, qui nous surnommaient les « *diedomovtsy* », (« ceux de la maison des enfants ») ce nous comprenions comme « petits mendiants » ou « mines affamées ». Eux venaient les poches remplies de grains grillés qu'ils n'arrêtaient pas de grignoter. Quant à moi, j'attendais qu'un grain tombe sous le banc pour, tout doucement, l'attirer vers moi avec le pied, puis le ramasser. On se le partageait avec Rita en mordant chacune un bout. Je pense toujours à cela avec une grande émotion.

Ainsi que passa le premier hiver à l'orphelinat. Au printemps (1943), ce fut plus facile. L'herbe, les feuilles, commencèrent à verdir. Nous goûtions des pignons de pomme de pin, mais les meilleurs étaient les pignes de mélèze. Dans les environs poussaient aussi des fraises des bois. Bien sûr, elles étaient encore vertes, mais nous les cueillions malgré cela. La forêt n'était pas tout près, nous y allions avec courage. Là-bas, c'était "royal", tant les champignons y étaient abondants, nous les mangions tout crus, en particulier les *kazlėkai* (bolets des pins).

À l'automne (1943), Rita fut inscrite dans une école technique et emmenée en ville. Je restais toute seule. Après six mois, nous reçûmes une lettre de Maman, écrite en russe. L'éducatrice nous la lut, mais nous ne la comprîmes qu'en partie. Peu après, nous lui répondîmes.

Par Maman et Danuté, nous apprîmes aussi la mort de notre frère Kaziukas. Son travail au camp n'avait pas été trop difficile parce qu'il était encore mineur. Il n'avait que 17 ans et n'avait donc pas été envoyé dans la taïga. Des gens l'avaient aidé et il reçut un travail dans les cuisines. Cependant, il travaillait en plein courant d'air, prit

froid et attrapa une méningite. Personne ne sait où le malheureux fut enterré.

Quelques temps plus tard, Maman nous écrivit que Danuté s'était mariée et que, après la naissance d'une « seconde Rita », elle avait été libérée pour aller vivre chez la sœur de son mari à Sverdlovsk. Maman était très travailleuse et rapide. Elle fut envoyée dans une fabrique de conserves, où elle devait saler les choux, faire des conserves aux légumes.

Le troisième hiver (1943-1944) arriva, les barrières et les vitres crépitaient sous le froid vigoureux. En allant nous coucher, nous rangions nos bottes de feutre près du poêle afin qu'elles sèchent. Quand il faisait humide, on chaussait par-dessus, comme en Lituanie, des *kaliocbi* (des caoutchoucs). Quand il fallait sortir pour faire ses besoins, nous y allions pieds nus dans la neige. Accroupis, nous apercevions parfois, non loin de nous, des yeux de loup qui brillaient dans le noir, et nous courions à la maison en hurlant de peur. Mes pieds restaient encore gelés longtemps après que je les ai réchauffés sous la couverture pour m'endormir.

Les enfants qui se comportaient bien et qui étudiaient consciencieusement étaient choisis pour travailler à la cuisine. Il fallait travailler avec un bon petit couteau bien coupant. Pour en avoir, nous allions fouiller dans les décharges afin de récupérer des bouts de métal rouillés que l'on frottait longuement avec un caillou pour leur donner la forme d'un couteau bien tranchant. A la cuisine, deux à trois enfants devaient éplucher cinq à six seaux de pommes de terre. Celles-ci étaient souvent gelées ; elles étaient molles, noires mais très sucrées. Je m'en gavais et ramenaï les pelures au fond de ma poche. La soupe de ces patates était mauvaise, liquide et noire. Il fallait aussi nettoyer les grosses casseroles, les tables, jusqu'à ce qu'elles deviennent blanches, nettoyer le sol, ranger les tables de cantine et les bancs.

Nous mangions dans des bols en métal avec des cuillères en aluminium, et parfois sans rien. Aujourd'hui encore, le bruit du frottement de la vaisselle de métal ou les grincements d'un train me rappellent ces mauvais souvenirs. A cette époque pourtant, chacun rêvait de travailler à la cuisine.

Le soir, en allant se coucher, les filles chantaient souvent : des chants pour leur maman, sur la tristesse ou pleins de nostalgie du pays. J'ai ainsi commencé à participer à ces activités musicales. J'appris à danser le *kazatchok*, la *tchitchotka*, la *sobatchka*, à chanter les *tchestouschki*. Nos spectacles évoquaient les thèmes du travail (j'y étais par exemple blanchisseuse), l'hommage à "Petit Père Staline", nous montions aussi des pyramides vivantes.

Notre maison d'enfants était "jumelée" avec une unité de soldats qui venaient chez nous participer à ces petits spectacles. Un jeune soldat, Iouri Slonov, voulut s'occuper de moi. Il m'écrivait des lettres et se faisait passer pour mon frère. Quand l'éducatrice m'appela pour m'annoncer la venue de mon "frère", je fus persuadée que c'était Kaziukas et je pleurais de joie. Je courus à son encontre, mais voyant que c'était "un autre frère", je fus très déçue. Il m'écrivit de nombreuses lettres, mais, six mois plus tard, il avait disparu. Probablement était-il mort au combat !

L'hiver suivant (1944-1945), la chance a montré le bout de son nez. Une nouvelle directrice vint travailler dans notre maison. J'ai oublié son nom, mais pas son beau visage. Elle avait une cinquantaine d'années, des cheveux marron et bouclés, une voix cassée. Elle décida de choisir une enfant travailleuse et appliquée pour s'occuper de son appartement, ranger, lui apporter de la nourriture, etc. L'éducatrice lui conseilla de me prendre.

Ce fut le début d'une nouvelle vie. Tout d'abord, j'étais habillée. Ainsi,

quand la maison d'enfants reçut des « colis américains », j'eus de beaux vêtements, que l'on m'avait laissé choisir à la cave. Je me jetai sur le tas d'habits, choisis une jupe longue en cloche et de velours noir, une chemise en soie et manches longues, vieux-rose avec des pois bleu-myrtille, blancs et noirs et séparés de rayures. J'avais l'impression d'être très joliment habillée. Pour compléter cette tenue, je reçus une "fourrure brune de jeune poulain" venant aussi d'Amérique, sans oublier de nouvelles bottes en feutre noir et, sur la tête, semble-t-il, une belle écharpe.

J'habitais là où je travaillais, dans le bureau de la directrice. Au centre de la pièce se trouvait un poêle à feu, qu'il fallait allumer et nourrir de bois très souvent, la pièce fraîchissant très vite. Il était aussi bien difficile de tirer l'énorme seau d'eau au puits. Mais le plus éprouvant était certainement de chercher et rapporter du bois de chauffage. Je prenais une grande hache, une corde, et partais ainsi, par bois et par champs, à la recherche de vieux débris de barrières de bois qui entouraient les diverses usines du camp.

À l'approche de l'hiver, nous traînions les bois jusqu'au hangar, les coupions pour chauffer la chambre des enfants. En plein hiver, il ne restait plus que des bouts de troncs gelés dont il fallait faire des bûches en les coupant en morceaux. Chaque jour, j'étais épuisée, portant sur mes épaules les morceaux de troncs, les planches que je brûlais dans les poêles des chambres. Mais j'avais enfin chaud.

Trois fois par jour, j'allais porter à la directrice son repas. En reconnaissance, je recevais à mon tour les restes de bouillon. J'ai oublié pendant combien de temps j'ai vécu chez elle : un an, un an et demi ? Lorsqu'elle fut repartie, je revins vivre de nouveau avec les autres filles. Dès lors, je me sentais comme "leur chef".

Nous reçûmes d'Amérique de belles couvertures grises et des draps blancs. Ils furent remis aux plus sages des enfants, soit à la Fête de la Révolution d'Octobre, soit pour le Premier Mai. J'étais parmi les heureuses élues. Une ou deux fois, je reçus même de l'argent de Lituanie – environ 40 roubles – envoyé par un jeune prêtre, K. Mykolas, ami de Maman. Ne pouvant cependant rien acheter, je les ai prêtés alors à l'une de nos éducatrices, Darija Grigorjevna.

Une fois, mes dents me faisaient tellement mal que j'ai dû parcourir 21 km à pied pour aller chez le dentiste. De retour, après avoir fait en tout 42 km, je ne pouvais même plus enjamber le banc à la cantine, tellement les pieds me faisaient mal. Je tombai comme une pierre sur mon lit et je ne pus plus marcher au moins pendant deux jours.

Je me souviens d'avoir eu aussi des ganglions et la dysenterie. Je saignais, mais personne ne me soigna. Un jour, je marchai pieds nus sur un tesson de bouteille qui me rentra dans le pied. On m'emmena au centre de soins, où un médecin me tortura la plante du pied pour en extraire le morceau de verre. Longtemps, j'eus mal et je boitais.

Les filles appréciaient les activités manuelles. Elles déroulaient la laine des vieilles chaussettes pour tricoter au crochet collerettes et bérets. A la fin de l'été, nous allions récupérer les épis de la moisson restés à terre dans les champs d'orge et de blé. Nous avions des allumettes sur nous pour brûler l'ivraie et les restes de foin. Sur un grand feu jaillissant, nous faisons griller des grains croustillants et délicieux que nous constituions en "stocks" d'un kilo chacun.

Mais il était parfois dangereux de revenir à la maison, car des garçons nous guettaient pour nous voler nos grains. Que faire, sinon les cacher dans nos bustiers, les serrer contre notre

taille, pour ramener en courant notre trésor à la maison ? Des semaines durant, nous grignotons les grains au fond du lit, comme de petites souris. Parfois pourtant, cachés sous nos oreillers, ils disparaissaient, mystérieusement volés, à notre grand désarroi.

Du fait des poux, nos cheveux étaient coupés à ras, nos draps et nos oreillers allaient à la cave pour être désinfectés. Apparemment, il y avait des poux, surtout chez les enfants venant de la campagne, que l'on appelait les « *vchivaya derevincbtchina* » (« cul-terreux pouilleux »). A leur tour, ils nous surnommaient de « *golodnaia tchaika* » (« mouette affamée »).

À la fin de la guerre (1945), la nourriture vint à s'améliorer et de grandes fêtes furent organisées – Révolution d'Octobre, Premier Mai – lors desquelles furent distribués des biscuits et même... des mandarines ! Mais notre plus grand rêve, c'était de revoir notre Maman, notre famille et de manger du pain jusqu'à en être rassasiées.

Début 1946, un matin, l'éducatrice m'appelle pour m'annoncer que ma sœur Danuté est venue me chercher. J'accours très vite, n'en croyant pas mes yeux. Je revoyais Danuté après cinq ans et demi de séparation. Elle avait tellement changé ! Avec une grande tresse, plus longue qu'autrefois semble-t-il. Quelle joie !

J'avais du mal à parler lituanien. Nous sommes allées toutes deux au bureau pour remplir les formalités du départ. La directrice écrivit un mot à mon éducatrice Darija Grigorjevna : « *Chvatit spat, nado diengi atdavai !* » (« Suffit de dormir, il faut rendre les sous ! »). L'éducatrice me rendit l'argent, me donna deux portions journalières de nourriture, et nous quittâmes l'orphelinat. J'y avais survécu cette période, cinq années (1941-1946), mais j'étais vivante...!

Comment sommes-nous rentrées à Rechioty, je ne m'en souviens plus.

Maman et Danutė habitaient alors hors du camp, mais elles ne pouvaient partir, n'ayant pas de documents d'identité. Chaque jour, j'allais avec Maman dans la taïga. Il fallait y ramasser dix-huit kilos de *tcheremsba*, une sorte d'ail sauvage. Cette plante pleine de vitamines était distribuée aux prisonniers. Dans la forêt sibérienne, il fallait avancer comme dans la jungle, entre les arbres morts et les branches. On entendait d'étranges bruits d'oiseaux et d'animaux et nous avions très peur. Nous ramassions les herbes et les plantes dans des sacs que l'on portait sur le dos ; c'était bien lourd. Les *mochkès*, ces moustiques de la taïga, nous piquaient. Pour se protéger, nous portions des chapeaux en toile avec un filet de gaze devant le visage, ce qui nous donnait la très désagréable sensation d'étouffer.

Nous habitions dans une maison vieille et délabrée. Dans une aile vivait un Juif nommé Nadelfeinās. A travers le mur, nous entendions ses prières. Le samedi soir, il appelait ma mère : « Madame Graužinienė, venez éteindre ma bougie ». Le jour du Sabbat, il ne pouvait pas travailler...

À l'automne (1946), on nous accorda quinze ares de terre (150 m²), que nous avons retournés pour y planter des pommes de terre. Maman se demandait surtout comment rentrer en Lituanie. Elle apprit que des gens venaient de Lituanie pour récupérer des enfants en Sibérie. Au début du mois d'octobre,

arriva en effet un certain Budrevičius, qui venait chercher son neveu. Ma mère lui demanda s'il pouvait nous prendre avec lui. J'ignore combien cela coûta, mais cet homme nous prit et nous ramena en Lituanie avec d'autres enfants.

Le voyage fut difficile. Nous passâmes par Tomsk, Omsk, nous traversâmes l'Ob en bateau et sans billets. Dans les trains, nous traînions par terre comme des chiens dans des wagons à bétail. Nous nourrissions les poux, il faisait froid et cela nous prit un mois entier.

Kaunas ! Nous voici enfin à la gare ! En Lituanie... Le ciel d'octobre était clair, des avions volaient, cela me rappelait la guerre. Notre accompagnateur partit de son côté pour rentrer chez lui, nous laissant seules. Nous décidions alors de retrouver nous-mêmes notre maison. Cet homme, de toute façon, nous ne l'aimions pas, il nous avait maltraitées. Sans presque rien sur le dos, nous nous dépêchâmes vers la maison. Tout nous semblait beau. Nous avons trouvé la rue Žemaičių. Nous avons couru jusqu'au n° 104 et sonné à la porte de la cour : Helena, la sœur de ma mère, nous ouvrit la porte. C'est elle qui avait gardé notre maison pendant toute cette période de guerre. Elle nous salua, les larmes aux yeux, puis elle nous lava, frottant bien nos cheveux avec de l'essence contre les poux...

Ainsi commença une nouvelle vie. Nous étions enfin revenues chez nous, en Lituanie.

Les mémoires d'Aldona Graužinytė-Matulevičienė ont été recueillies en août 2001 et traduites par sa fille Edita Matulevičiūtė-Jabn et sa petite-fille Daina Rechner. Le texte intégral ainsi que les mémoires de la sœur d'Aldona, Danutė sont accessibles sur le web (www.cabiers-lituanien.org/documents.htm).